

— Dans quel but voyagiez-vous ?
 — Pour mon plaisir...
 — Vous êtes riche ?
 — Oui, monsieur...
 — Très riche ?
 — Assez pour pouvoir satisfaire tous mes goûts et même tous mes caprices...
 — D'où vous vient cette fortune ?
 — De l'héritage de mes parents.
 — Avez-vous droit au titre de comte que vous portez ?
 — Oui, monsieur.
 — Vous prétendez appartenir à l'ancienne noblesse russe ?
 — Ma famille est noble depuis des siècles.
 — Avez-vous des amis à Paris ?
 — Cela dépend de ce que vous entendez par le mot amis. Voulez-vous parler des personnes avec lesquelles je me trouvais au moment de mon arrestation ? Dans ce cas je vous répondrai : Non. Ces personnes ne sont point pour moi des amis, mais de simples et récentes connaissances, à l'exception d'une seule...
 — Quelle est cette personne ?
 — Le vicomte Guy d'Arfeuilles... un parfait gentleman, avec lequel j'ai eu trois ou quatre fois l'occasion de me rencontrer à l'étranger... Il m'inspire la plus vive sympathie, la plus haute estime, et j'ai la conviction qu'il éprouve pour moi des sentiments pareils.
 — Le vicomte Guy d'Arfeuilles est un Parisien ?...
 — Oui, monsieur.
 — C'est à l'étranger, dites-vous, que vous l'avez connu... N'étiez-vous donc jamais venu à Paris ?
 — Si, monsieur... J'y avais été amené par ma famille, mais à une époque lointaine dont je ne puis conserver aucun souvenir... il y a vingt-deux ans... j'en avais trois...
 — Je reviens à ma première question : — Qu'avez-vous fait dans l'après-midi et dans la soirée du 20 de ce mois ?

Le comte Yvan interrogea sa mémoire pendant quelques secondes et répondit :

— Autant que je puis me le rappeler, monsieur, je suis sorti vers onze heures du Grand-Hôtel pour aller déjeuner avec M. d'Arfeuilles qui m'avait invité... En le quittant, je me promenai dans Paris, je dinai dans un restaurant des boulevards, puis j'allai au spectacle... aux Variétés...

— Après avoir quitté M. d'Arfeuilles, vous êtes-vous trouvé seul ?

— Oui monsieur...

— Jusqu'au soir !

— Jusqu'au soir, oui, monsieur...

— Quel a été le but de votre promenade solitaire ?...

— Je n'avais aucun but... Je flânais, comme on dit à Paris, fumant des cigarettes et regardant les étalages des boutiques...

— C'est à cela que vous avez passé tout votre temps ?...

— Il me semble que oui.

— Vous mentez ! dit sèchement le juge d'instruction...

— Monsieur ! s'écria le Russe, oubliant sous l'injure son rôle de prévenu.

— Vous mentez ! répéta Paul de Gibray. Dans l'emploi de votre temps une seule chose est importante, et vous essayez de la cacher !

— Non, monsieur, murmura le comte Yvan redevenu calme ; si j'omets quelque détail, c'est que ma mémoire est en défaut.

Paul de Gibray haussa les épaules.

— Espérez-vous m'en imposer ? demanda-t-il. Vous êtes allé au cimetière du Père-Lachaise... Osez-vous le nier ?

Yvan Smoiloff tressaillit violemment et attacha un regard chargé d'angoisse sur le juge d'instruction.

Ce dernier reprit :

— Niez-vous ?

— Non, monsieur... je n'ai aucun motif pour cacher mes actions. Je suis allé au Père-Lachaise...

— Quel motif vous y conduisait ?...

— Eh ! monsieur, le cimetière en question passe avec raison pour un des endroits les plus curieux de

Paris... Je suis étranger, par conséquent désireux de tout connaître... j'allais le visiter par curiosité...

— Vous me trompez, et je vais vous dire, moi, ce que vous alliez faire. Après avoir acheté une couronne d'immortelles, rue de la Roquette, chez un marchand d'objets de deuil, vous êtes allé droit à un tombeau où vous avez pénétré... Est-ce vrai ?

— C'est vrai.

— Dans ce tombeau vous avez donné rendez-vous à une femme...

— La malheureuse est venue, poursuivit le juge d'instruction, et vous l'avez assassinée.

Yvan Smoiloff écoutait avec une terreur indicible M. de Gibray.

Quand ce dernier l'accusa d'avoir frappé mortellement une femme dans un tombeau, tout son corps se mit à trembler. Il leva vers le ciel, comme pour le prendre à témoin de son innocence, ses mains liées par la chaînette d'acier, et une rauque exclamation s'échappa de ses lèvres.

— Dieu puissant ! ! balbutia-t-il. Ai-je bien entendu ? Ai-je bien compris ?... Vous m'accusez d'avoir commis un assassinat dans le tombeau de la famille Kourawieff !

Un éclair de joie s'alluma sous les paupières du juge d'instruction.

L'inculpé, selon lui, venait de se trahir.

— Ah ! dit-il avec l'accent du triomphe, vous saviez que ce tombeau était celui de la famille Kourawieff ?... Ceci équivalait à un aveu complet, vous me semblez trop intelligent pour ne le point comprendre... Finissons-en donc, puisque nier plus longtemps ne saurait désormais vous être utile... Reconnaissez-vous avoir attiré une femme dans le tombeau Kourawieff ?

— Avouez-vous le meurtre commis sur la personne de cette femme ?

XLIX

— Avouer ! répéta le comte Yvan dont le visage était décomposé et les yeux égarés, avouer que j'ai commis un meurtre... le meurtre d'une femme !... Mais je nie de toutes mes forces, et mon être se révolte contre une telle accusation ! !

— Oui, je suis entré dans le tombeau de la famille Kourawieff...

— Vous en aviez la clef ? interrompit le juge d'instruction.

— J'en avais la clef, et vous avez dû trouver cette clef dans mon portefeuille que je vois sur votre bureau, mais je n'y ai rencontré personne, je l'affirme, je le jure, et je me demande comment on s'y est introduit, dans quel but, et quelle était la femme assassinée...

— J'ignore tout cela, monsieur, et cependant vous m'avez fait arrêter, me déshonorant publiquement, et vous prétendez me rendre responsable d'un crime incompréhensible pour moi !

— En vain je cherche à m'expliquer ce qui m'arrive... En vain je mets mon esprit à la torture... Je ne trouve rien...

— Je suis le jouet d'un mauvais rêve ou la victime d'une épouvantable méprise...

— Si le rêve ou la méprise devaient se prolonger, je deviendrais fou... il me semble déjà que ma raison s'égaré...

Paul de Gibray écoutait et regardait le comte Yvan avec curiosité, comme on écoute et comme on regarde un grand comédien.

Il laissa s'écouler un intervalle de quelques secondes après les derniers mots prononcés par le Russe, puis il demanda :

— Qu'alliez-vous faire au tombeau Kourawieff ?

— J'allais y déposer la couronne d'immortelles achetée un peu auparavant chez le marchand de la rue de la Roquette.

— Mais il n'y a personne enterré dans le caveau... La tombe est vide...

— Je l'ignorais... murmura, non sans embarras, Yvan Smoiloff.

— Faites-vous partie, soit directement, soit par alliance, de la famille Kourawieff ?

— Non... répondit vivement le jeune homme.

— Alors votre explication ne se tient pas debout... Comment voulez-vous que je puisse vous croire ?... Vous alliez, dites-vous, porter une couronne dans le tombeau, et vous ignorez que personne n'y repose... Vous n'appartenez ni de près ni de loin à la famille Kourawieff, et vous prétendez en franchir le seuil pour y porter un souvenir de deuil... Voyons, soyons logiques... Si vous êtes innocent je vais vous donner le moyen de prouver votre innocence : Dites-moi qui vous a remis cette clef... Dites-moi vous a chargé de porter une couronne dans ce tombeau...

— Je ne puis répondre que ceci : On a trouvé une femme assassinée... Je ne suis point l'assassin de cette femme et je ne la connaissais pas... Je n'ai appris le crime que le lendemain soir du jour où il a été commis, et je l'ai appris, comme tout le monde, par les journaux...

Paul de Gibray fit un geste d'impatience.

— Soyez donc d'accord avec vous-même ! s'écria-t-il. Vous avouez avoir pénétré dans le tombeau et vous niez avoir vu un cadavre !

— Oui, je le nie... J'arrivais au Père-Lachaise à trois heures et j'en partais à trois heures et demie.

— Qu'alliez-vous y faire ?

— Je vous ai déjà répondu.

— Et j'ai fait ressortir le vide et l'incohérence de vos réponses... répliqua le juge d'instruction... A coup sûr vous agissiez sous une influence étrangère... Quelle était cette influence ? Pourquoi possédiez-vous une clef du tombeau ? Quel motif vous y faisait porter une couronne d'immortelles ?

— Cela ne regarde que moi...

Cette phrase fut prononcée d'un ton sec qui fit dresser l'oreille au juge d'instruction.

— Je ne m'étais pas trompé... pensa-t-il. Mes premières suppositions étaient bien fondées... Il y a là un secret de famille...

Il ajouta tout haut en s'adressant au Russe :

— Cela regarde aussi la justice, qui ne tardera guère à savoir tout ce que vous avez intérêt à lui cacher... soyez-en convaincu...

— Peut-être... murmura le Russe.

— Dès à présent la vérité s'impose... poursuivit Paul de Gibray. Vous avez frappé cette femme comme vous avez frappé, rue Montorgueil, l'homme que vous êtes allé attendre au chemin de fer !

— Ah ! s'écria le comte avec une poignante ironie, j'ai assassiné aussi celui-là !

— Niez-vous que vous soyez allé attendre quelqu'un à la gare du Nord ?

— Je ne le nie point, car le fait est vrai... Je suis allé recevoir un de mes amis arrivant de Londres...

— Qu'avez-vous fait de cet ami ?

— Il devait quitter Paris le lendemain matin, de très bonne heure, pour se rendre en Suisse... Je l'ai accompagné jusqu'à un hôtel voisin du chemin de fer de Lyon...

— Le nom de cet hôtel ?

— Je l'ignore.

— A quelle heure avez-vous quitté votre ami ?

— Il pouvait être deux heures du matin...

— Cet ami était-il un de vos compatriotes ?

— Oui.

— Il s'appelle ?

— Le comte Serge Nicolaïeff.

— Vous prétendez qu'il allait en Suisse ?

— Sans doute.

— En quel endroit ?

— A Genève.

— Vous a-t-il dit s'il y resterait longtemps ?

— Quinze jours environ.

— A quel hôtel devait-il descendre ?

— A l'hôtel Beau Rivage.

— Je vais envoyer une dépêche au parquet de Genève et je saurai bien vite ce qu'il y a de vrai dans vos affirmations, mais auparavant expliquez-moi, je vous prie, comment il peut se faire qu'ayant quitté votre ami à deux heures du matin près de la gare de Lyon, vous vous soyez trouvé juste à la même heure rue Montorgueil, dans un hôtel où vous avez adressé plusieurs questions au garçon de service...

(A suivre)